

L'animal dans le soin : entre théories et pratiques

F. DELFOUR*, V. SERVAIS**

* Dr ès Éthologie cognitive, directrice d'Animaux et Compagnies, membre fondateur du CEPIHA, membre associé au Laboratoire de psychopathologie et processus de Santé, Institut de psychologie, université Paris-Descartes et au Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle à l'université de Liège. 1, rue d'Hautpoul, 75019 Paris, France. E-mail : contact.cepiha@gmail.com

** Professeur en anthropologie de la communication, Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle. Université de Liège, Institut des sciences humaines et sociales, bvd du Rectorat, Bât. B31, 4000 Liège, Belgique.

RÉSUMÉ : *L'animal dans le soin : entre théories et pratiques*

Dans ce texte en forme de manifeste, nous proposons un argumentaire permettant d'établir sur de nouvelles bases les recherches scientifiques futures dans le domaine de l'animal dans le soin. Après avoir mis en avant et commenté les éléments les plus saillants des différentes interventions qui sont susceptibles de contribuer à ce changement, nous discutons du bien-fondé de l'utilisation de l'anthropologie et de l'éthologie constructiviste dans leur perspective située. Ce que nous proposons implique trois changements majeurs par rapport aux traditions de recherche dominantes jusqu'ici : une véritable prise en compte de l'animal en tant que sujet, la restitution de leur parole aux praticiens et le développement de méthodes d'observation et d'enquête attentives et créatives.

Mots clés : Interventions/Thérapies assistées par l'animal – Anthropologie – Description ethnographique – Éthologie constructiviste – Approche située.

SUMMARY: *Pet therapy: from theories to practices*

In this small form of clear text, we propose an argument that could allow our view to develop scientific research less mutilating and more fruitful in the vast area of the animal care. Having highlighted and commented on the most prominent of the various oral and written presentations that are likely to contribute to this change, we discuss the merits of the use of anthropology and constructivist ethology in their situated perspective.

What we propose involves three major changes from the previously dominant research traditions: a true recognition of the animal as a subject, the return of their voice to practitioners and the development of attentive and creative methods of observation and investigation.

Key words: Animal Assisted Therapy/Intervention – Anthropology – Ethnographic description – Constructivist ethology – Situated approach.

RESUMEN: *El animal en el tratamiento: entre teorías y prácticas*

En este texto presentado en forma de manifiesto, proponemos la argumentación que permite establecer, sobre nuevas bases, los estudios científicos futuros en el campo del Animal en el tratamiento. Tras resaltar y comentar los elementos más destacados de las diferentes intervenciones que pueden contribuir a este cambio, discutimos la pertinencia del uso de la antropología y de la etología constructivista en su perspectiva establecida. La idea que proponemos implica tres cambios importantes con respecto a los estudios tradicionales y dominantes hasta la fecha: considerar al animal como sujeto, restituir la palabra a los especialistas y desarrollar métodos de observación y de investigación cuidadosos y creativos.

Palabras clave: Intervenciones/Terapias Asistidas con Animales – Antropología – Descripción etnográfica – Eología constructivista – Enfoque establecido.

SYNTHÈSE DES INTERVENTIONS

Au fil des contributions de cette journée sur l'animal et le soin s'est ébauchée l'amorce d'un tournant important. Peut-être même pourrait-on parler d'une petite révolution, parce que les implications (pour les patients, pour les animaux et pour les thérapeutes) des changements qui se sont ébauchés ici sont fondamentales. Dans cette synthèse nous avons délibérément choisi de retenir les éléments susceptibles de contribuer à ce changement, que nous allons tenter de préciser progressivement. Par souci de clarté, nous allons évoquer les communications dans l'ordre de leur présentation.

Représentations sociales et croyances autour de l'animal dans le soin

La remarquable étude de Jérôme Michalon, qui a ouvert cette journée, nous a donné une perspective historique permettant d'entrevoir ce que pourraient être, demain, les pratiques et la recherche en T.A.A. Jérôme Michalon distingue trois grandes périodes. La première, celle des « pionniers », découvre souvent par hasard les bienfaits inattendus de rencontres non programmées entre des patients et des animaux. Dans ces rencontres contingentes le contact avec l'animal « fait sens » pour les patients, et c'est là que se joue l'accroche de la relation qui s'ensuit. À cette première période succède une seconde, que l'on qualifiera de noire ou de féconde, c'est selon, où le modèle « pharmaceutique » prévaut majoritairement. C'est l'époque où l'on veut prouver que les animaux ont « réellement » des effets thérapeutiques sur des êtres humains. Une grande quantité de pratiques et de recherches se met en place alors dans le but de démontrer les bienfaits du contact avec des animaux sur des êtres humains. En ce sens la période est féconde. Mais ce faisant c'est une vision mécanisée des interactions entre patients et animaux qui s'impose. Les chercheurs confisquent la parole aux praticiens, anonymisent patients et animaux dans des cohortes (groupes expérimentaux et contrôle) et considèrent la signification que le patient donne à l'animal qui entre dans sa vie comme un biais à neutraliser... L'acharnement à évacuer ce que le patient pense, croit, attend, craint... de l'animal dans les protocoles de recherche doit se comprendre comme une tentative pour démontrer que les causes de l'amélioration se trouvent bien « dans » l'animal et non dans les propriétés des patients ou de la relation (Servais, 1999). Cela tourne à l'obsession : il faut arriver à démontrer que c'est bien l'animal « en lui-même » qui agit – sans que l'absurdité de cette formule ne saute aux yeux. Le modèle alors dominant pour penser la zoothérapie vient de la pharmacologie. Il fait l'hypothèse d'un animal-remède qui, à l'instar d'une pilule bien dosée, devrait être efficace pour tout le monde et en toutes circonstances. Vue ainsi, la nature de cet « effet » ne peut être que bien mystérieuse. Ce modèle possède toutefois un haut degré de généralisation. Il est efficace nous a dit Michalon pour prouver les bienfaits du contact avec les animaux sur les êtres humains, et donc pour convaincre, mais pas pour les expliquer. Toutefois, dans la mesure où il favorise des protocoles standardisés qui éliminent la signification et ne prennent en compte que quelques fragments d'une relation complexe et impliquante, on peut même douter de son efficacité à prouver. Le modèle pharmaco-

logique s'avère en outre totalement inapproprié pour la description et la compréhension des liens qui se tissent entre des êtres humains et des animaux, ici ou ailleurs. Il en mutile la richesse affective, symbolique et pragmatique. Une période en demi-teinte, donc... La troisième période identifiée par Michalon, celle dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, est celle des bilans, des remises en question et, peut-être, de l'émergence d'un nouveau regard, plus ouvert et plus créatif, sur ces pratiques de soin singulières. Nous connaissons à présent plus ou moins les effets bénéfiques des animaux, mais nous ne savons rien de comment les animaux (ou plutôt les interactions ou les liens) « agissent ». Pour le savoir, et c'est notre défi de demain, il sera nécessaire de développer de nouvelles méthodologies, qui rendent la parole aux praticiens et articulent davantage la recherche aux pratiques de terrain. Nous allons tenter d'ébaucher ici ce que nous pensons être des pistes tenables.

Peut-être que cela va nous amener à revoir ou à mettre temporairement entre parenthèses les cadres culturels qui structurent nos relations d'Occidentaux aux animaux. C'est précisément cette importante question de l'organisation culturelle de nos relations aux animaux qu'a abordée Emmanuel Gouabault dans son exposé sur la communication intuitive. Cette pratique curieuse nous intéresse moins en tant que voie d'accès (discutable) à l'esprit des animaux (vivants ou morts) qu'en ce qu'elle prend appui sur une forme radicalement alternative de relation aux animaux et au monde. Pour comprendre les bouleversements qu'induisent les affirmations et les présupposés de la communication intuitive il faut rappeler le modèle culturel dans lequel nous vivons. Culturellement nous sommes éduqués à penser qu'une barrière infranchissable sépare les intériorités (c'est-à-dire les propriétés mentales), ainsi que les identités animales et humaines. Selon notre ontologie naturaliste, (Descola, 2001) tous les humains sont par essence différents des animaux, dont ils se distinguent par un ensemble d'attributs mentaux. Pour ce qui concerne les qualités mentales la différence n'est pas de degrés, mais de nature. C'est pourquoi l'anthropomorphisme, qui attribue des qualités mentales humaines aux animaux, est de ce point de vue nécessairement une erreur. Cette perspective discontinuiste, dont l'origine remonte à Descartes (de Fontenay, 1998), est reconduite périodiquement par les travaux expérimentaux qui cherchent à objectiver les points de rupture ou les frontières « décisives » entre humains et non humains. Or les présupposés de la communication intuitive renversent cette perspective : si les animaux sont capables de se faire entendre des humains, c'est parce qu'ils ne diffèrent pas fondamentalement dans leurs identités. Tout comme les humains, les animaux sont des personnes qui possèdent une subjectivité individuelle. Le dialogue de la communication intuitive suppose donc, ou instaure, un bouleversement des identités. De nombreuses biographies de femmes venues à la communication intuitive mentionnent une expérience initiatique où, de manière inattendue, un animal s'est spontanément adressé à elles de manière plus ou moins télépathique. Cette expérience a brusquement mis en désordre ce qu'elles croyaient savoir de la distinction entre humains et animaux et les a amenées à revoir leur position par rapport à ceux-ci.

En résumé, la communication intuitive heurte et rompt le cadre culturel naturaliste qui organise globalement la manière dont nous nous relierions au monde animal, et dont on a montré l'inadéquation pour penser le rapport aux animaux. Les identités respectives des animaux et des humains sont questionnées par des pratiques qui font place à la subjectivité de l'animal, à son intériorité et à son intentionnalité. Si le modèle naturaliste est inadéquat, la communication intuitive peut-elle nous inspirer des modèles alternatifs ? Bien sûr il n'est pas question pour les chercheurs de se mettre à envisager la migration des âmes ; il n'y a pas d'intérêt particulier à adhérer aux cosmologies locales. Mais celles-ci créent des brèches qui nous font entrevoir l'étendue du champ laissé en friche par nos modèles issus du naturalisme. La portion de réel qu'ils rendent visible paraît tout à coup bien étroite. Nous devrions donc être prêts à mettre entre parenthèses, temporairement, les cadres trop rigides qui nous font ignorer ou négliger beaucoup d'observations intéressantes, et qui entravent véritablement la recherche. La communication intuitive nous invite aussi à une ouverture vers la prise en compte de la singularité des rencontres (entre humains et animaux) et des parcours. Nous pensons que le cadre de l'éthologie constructiviste qui va être présenté offre une alternative crédible aux modèles réducteurs issus du naturalisme culturel, sans toutefois abandonner un ancrage solide dans les sciences du comportement et de la cognition sociale.

L'exposé de Caroline Vincelet, sur l'éducation des futurs chiens-guides, a donné plusieurs exemples de ces observations négligées faute de moyens scientifiques pour les valoriser. L'un des buts de la « méthode naturelle positive » qu'elle nous a présentée est de développer la « détermination mentale » de la personne non voyante, afin que le chien soit plus enclin à lui obéir. Cette notion de détermination mentale, certes floue mais apparemment très opératoire, pourrait être le point de départ d'une étude attentive et créative qui chercherait à établir de quoi elle est faite, sur le plan de la communication, de l'interaction, des attentes et de l'expérience affective et cognitive du chien et de l'humain. Nous avons là un exemple de recherche qui partirait de la pratique et de la parole des praticiens pour tenter de mieux comprendre la teneur des liens entre chiens guides et propriétaires non voyants, et dont les bases seraient données par l'éthologie constructiviste. Une autre piste pourrait prendre comme point de départ ce que Caroline Vincelet nous a dit du « travail » et du « plaisir » ainsi que de la difficulté à combiner ces deux dimensions de l'activité afin que le chien garde de « l'enthousiasme » à travailler et qu'il développe une « conscience professionnelle » suffisante. Les notions de travail, de plaisir, d'enthousiasme et de conscience professionnelle sont à l'évidence humaines, mais l'exposé nous fait soupçonner que ces catégories ont aussi un sens pour les animaux. Lequel ? Plutôt que de condamner « l'anthropomorphisme » de ces expressions, ce qui coupe court à toute intention exploratoire, il est intéressant de se demander ce qu'elles recouvrent pour l'animal, ainsi que comment elles sont utilisées dans l'intercompréhension et dans la gestion des transactions entre humains et chiens. Ce faisant, il ne s'agit

pas de décrire sans précaution la subjectivité du chien, mais bien de décrire, côté chien, les structures interactionnelles, ainsi que le type de rapport au monde environnant, qui correspondent à ces catégories¹. Une ethnographie fine et détaillée des interactions entre chiens et éducateurs, réalisée par un chercheur possédant une bonne sensibilité canine, permettrait d'atteindre ce but. À plusieurs reprises dans son exposé Caroline Vincelet nous a dit se méfier de l'anthropomorphisme ; mais on voit bien qu'elle ne peut l'éviter complètement. La même ambivalence se retrouve dans les discours des personnes interrogées. S'il est impossible d'échapper aux termes anthropomorphiques c'est parce que la logique de l'interaction ordinaire exige que l'on recourt à un langage intentionnel (Servais, à paraître). Les modes de pensée purement behavioristes auxquels on nous a habitués à recourir afin d'être « scientifiques » constituent ici plutôt un handicap pour celui qui essaye d'observer, de décrire et de comprendre. L'usage de ces cadres de pensée obsolètes a aussi pour conséquence de créer un fossé entre les praticiens (qui se trouvent dépourvus des moyens de décrire ce qu'ils voient) et les chercheurs (qui se trouvent contraints d'employer un langage qui les éloigne de la réalité). Comment les réconcilier ? C'est l'un des défis qui nous attendent.

Les interventions assistées par l'animal

C'est par le constat de l'écart entre chercheurs et praticiens dans le domaine des activités assistées par l'animal que débute l'exposé de Marine Grandgeorges, qui tient à préciser que dans ce domaine la littérature scientifique ne reflète pas la pratique. Très pédagogique, son exposé distingue les différents types de bénéfices que l'animal peut apporter à l'humain (physiologique, social, émotionnel et cognitif) et conclut qu'il est généralement impossible d'évaluer les causalités. Nous revenons à la question : est-ce vraiment l'animal lui-même qui cause l'amélioration ? Corrélation n'est pas causalité, il est donc impossible de le savoir nous dit Marine Grandgeorges. Ajoutons que, comme cela a été dit plus haut, on sait aujourd'hui que la question est insensée. La recherche originale qu'elle nous présente ensuite montre que les modalités interactives des autistes à l'égard des animaux introduits sur leur lieu de vie sont surtout visuelles, alors qu'elles sont davantage tactiles pour les autres enfants. L'intérêt de cette étude est que ses résultats permettent, en principe du moins, un retour vers la pratique, notamment en mettant davantage l'accent sur la modalité visuelle (le « toucher à distance ») de l'interaction chez des enfants atteints d'autisme.

Plusieurs problèmes se posent toutefois dès lors que l'on tente de sortir du confort relatif des protocoles expérimentaux ou de l'évaluation des bénéfices. Les défis sont d'abord méthodologiques : qu'observer ? Comment ? Quand ? Comment évaluer le rôle de l'intervenant ? Comment introduire la question du bien-être du cheval ? Mais ils sont aussi et surtout conceptuels : le problème est bien que les

³ On peut en effet considérer que les interactions constituent le pendant intersubjectif des émotions (Bateson, 1963-1996).

relations ne se laissent pas décrire par des méthodes purement objectives et que sans point d'ancrage, l'observation risque de ne pas être suffisamment détaillée pour être féconde. Or, pour définir un point d'ancrage, il faut disposer d'une question, d'un modèle de relation ou partir du discours des praticiens.

Quels modèles pour la relation homme - animal ? C'est la question que pose précisément Marie Maurer. Quels sont les modèles qui ont été explicitement proposés ou implicitement utilisés par les chercheurs pour penser la relation thérapeutique entre animaux et humains ? Après avoir examiné un grand nombre d'études, elle distingue deux catégories de modèles, qui renvoient à deux manières de concevoir les effets thérapeutiques des animaux : certains mettent en avant des attributs possédés par les animaux, tandis que d'autres supposent que c'est l'animal lui-même l'agent de changement. Dans chacune de ces catégories de nombreux modèles coexistent, révélant la multiplicité des facettes des relations entre humains et animaux. À la question « qu'est-ce qu'un animal pour un humain ? » il y a un manifestement de nombreuses réponses. Ceci nous renvoie à une dimension peu prise en compte par les études citées, qui est celle de la situation présente, de l'ici et maintenant contextualisé de l'interaction. La toute grande majorité des travaux dans le domaine des interventions assistées par un animal privilégie un seul modèle de relation et fait comme si celui-ci était stable à travers différentes interactions. Or les quelques études qui se sont intéressées au statut des animaux, en laboratoire par exemple (Arluke 1988, Remy 2010, Fluvian 2010) ont montré que selon les situations interactives le statut de l'animal ainsi que la manière de s'adresser à lui variaient considérablement, passant par exemple de celui d'animal de compagnie à celui de « préparation ». Il faut pouvoir envisager que la relation aux animaux se caractérise par une stabilisation des statuts toujours temporaire et provisoire. Il est donc nécessaire de s'intéresser aux partenaires en situation, et de regarder ce qui se joue ici et maintenant, plutôt que de supposer des modèles de relation abstraits et invariables. Ici encore la méthode ethnographique et l'éthologie constructiviste située se présentent comment deux approches complémentaires permettant de saisir l'interaction en situation.

Bien-être animal

La réflexion sur le bien-être animal, telle que menée par Florence Burgat, enrichit encore notre perspective. Comment définir le « bien-être » ? Être bien, propose Florence Burgat, c'est « pouvoir jouir de soi-même », pouvoir se laisser aller. Les animaux manifestent-ils un souci de soi ? Oui, quand ils vont se reposer. Là, dit-elle, ils prennent la « décision d'être bien ». Le bien-être animal suppose la prévention de toute détresse. Mais la notion est dévoyée lorsqu'elle est utilisée sans aucune remise en question de l'utilisation des animaux, quand par exemple on se contente de délivrer un analgésique pour éviter la souffrance sans, finalement, s'interroger sur le bien-être ou sur le bien-fondé de l'utilisation de l'animal. Les propos de Florence Burgat sont importants pour la définition d'un cadre éthique autour de l'usage des animaux à des fins

thérapeutiques. Comment éviter les « usages » précisément ? La notion de bien-être nous rappelle que les animaux ont un « être » et qu'ils peuvent parfois souffrir de manière permanente de leur condition. Il faut aussi, nous dit Florence Burgat, reconnaître aux animaux une existence (et ici elle fait référence à Buytendijk) et non une simple vie. L'animal qui a une existence est un centre à partir duquel son expérience s'organise, il est le sujet de ses expériences et celles-ci sont vécues en première personne. Voir les choses ainsi, adopter ces prémisses, c'est se préparer à envisager les activités associant les animaux comme des rencontres singulières entre un humain en souffrance et un animal pourvu d'un être, d'une existence et d'une intériorité. Il s'agit donc plutôt d'un partenariat ou d'une coopération entre le thérapeute et l'animal, une coopération dans laquelle, on y insiste, l'animal est considéré comme le sujet d'un monde. On est donc loin, ici, des protocoles standardisés, irréfléchis et vite faits où un animal est utilisé comme « outil thérapeutique » invariable.

Évidemment il est toujours difficile d'évaluer le bien-être, et la question a été posée dans le public : qui connaît assez l'animal pour évaluer son bien-être ? Mélanie Caritey a abordé cette difficile question par le biais de l'éthologie constructiviste. Elle définit le bien-être comme une harmonie entre un individu et son environnement. Pour atteindre cette harmonie, l'animal doit faire un effort d'adaptation. S'il n'y arrive pas, le stress et la souffrance s'installent. L'éthologie apporte des outils pour évaluer le bien-être d'un animal : capacité à répondre, mesures de préférences, évaluation de la richesse du répertoire comportemental... Mais afin que ces méthodes ne soient pas aveugles aux singularités d'un animal d'aide, il faut les coupler au point de vue de l'éthologie constructiviste.

VERS UNE OUVERTURE ANTHROPOLOGIQUE

Il est temps à présent de reprendre les fils de ce qui a été dit jusqu'ici pour dessiner une ébauche de ce que pourrait être ce « tournant » dans les pratiques et la recherche en I.A.A. Nous n'en sommes plus actuellement à essayer de prouver les effets des animaux sur des symptômes pour légitimer une pratique « nouvelle ». Beaucoup de monde est prêt à croire aujourd'hui que le contact avec des animaux peut « faire du bien ». Ce qui nous paraît important à présent, c'est d'essayer de comprendre comment. Et cela ne peut se faire sans un retour de la recherche vers les praticiens, et peut-être sans une ouverture des praticiens vers les chercheurs. Car en essayant de comprendre « comment » la rencontre avec des animaux influence nos émotions et nos comportements, nous devons coller au plus près des réalités cliniques, et donc potentiellement enrichir celles-ci. Ce que nous proposons, c'est une série d'ouvertures anthropologiques. Elles paraîtront peut-être de bon sens à certains, mais notre but est de faire des propositions crédibles pour des recherches qui seront reconnues comme légitimes dans le champ des sciences sociales et de la psychologie.

Il est manifestement important, beaucoup d'intervenants y ont insisté, de réinstaurer comme point de départ de nos

pratiques la singularité d'une rencontre entre un être humain souffrant et un sujet animal. Il faut donc réintroduire les significations, non seulement pour le patient, mais aussi pour l'animal, et cela implique de prendre sérieusement en compte l'intériorité et la subjectivité animale. On l'a vu, la plupart des protocoles de recherche éliminent la question du sens, pour favoriser une description objective, c'est-à-dire purement comportementale ou symptomatique. Dans ces protocoles les liens entre les actions sont évacués et l'intentionnalité des acteurs n'est pas prise en compte puisque seul compte ce qui est quantifiable. Or il n'y a pas beaucoup d'alternatives existantes. Il faut donc les inventer. Cela implique de développer des méthodologies créatives, capables de « tenir ensemble » (Vicart, 2010) la description de l'humain et celle de l'animal. Capables aussi de faire place aux subjectivités et aux parcours singuliers, tout en conservant une légitimité et une crédibilité scientifique. La description ethnographique, comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, est une voie possible. Elle fait place au sens, au qualitatif, aux intentionnalités, aux contextes, aux situations, et s'attache à décrire dans le détail les actions de la vie quotidienne. L'approche ethnographique fait aussi place aux discours des acteurs, qu'elle prend au sérieux. Elle est donc à même, comme l'exemple du « travail » ou de la « conscience professionnelle » chez le chien l'ont montré, de partir des réalités du terrain, et donc de réduire l'écart entre chercheurs et praticiens, ce qui est un autre enjeu important des recherches futures. C'est effectivement une approche méthodologique susceptible de rendre la parole aux praticiens. Menée avec créativité et rigueur, elle peut déboucher sur une réelle compréhension de ce qui se tisse entre un humain et un animal dans le quotidien de l'interaction ordinaire ou dans l'intensité d'une rencontre. Dans un projet auquel l'une d'entre nous participe actuellement en Belgique, nous avons décidé de pratiquer une ethnographie des manières dont des patients schizophrènes non stabilisés se relient à leur monde environnant, et d'essayer de comprendre la place qu'occupent deux chiens dans cette configuration. La légitimité de l'approche ethnographique n'est pas discutable ; sont discutables en revanche les cadres théoriques utilisés pour « penser » les relations, les interactions, les situations, les subjectivités, etc. Pour ce qui concerne l'humain ils sont nombreux et ne peuvent être discutés ici. Pour ce qui concerne l'animal, l'éthologie constructiviste (voir ci-dessous) nous apparaît comme le point de vue le plus approprié, notamment parce qu'il s'accorde bien avec le cadre éthique proposé par Florence Burgat. Resituer l'animal cothérapeute comme sujet d'un monde et d'une expérience, comme nous le propose Florence Burgat, est à la fois une ouverture sensorielle et empathique et un garde-fou éthique.

Mais pour essayer de mieux comprendre la manière dont les animaux nous viennent en aide il est également utile de restaurer les relations humains - animaux dans leur complexité. En effet, les envisager du seul point de vue de l'aide thérapeutique limite souvent la perception (Bateson, 1980) à quelques dimensions seulement, et le risque est alors que l'animal soit enrôlé comme un « outil », instrumentalisé dans un but thérapeutique, plutôt qu'envisagé

comme partenaire et sujet. Or les modes de relation aux animaux, et la manière dont eux viennent vers nous, sont de par le monde extrêmement riches et divers. C'est dans ce contexte qu'il serait intéressant de replacer les relations thérapeutiques, afin d'en comprendre les spécificités interactives, de les comparer avec d'autres, etc. C'est là une autre ouverture anthropologique.

ENVISAGER LES ANIMAUX DES T.A.A. ET LEURS COMPORTEMENTS

L'éthologie, science qui étudie et décrit les comportements des animaux (et des hommes), se révèle être un outil extrêmement fécond lorsqu'il s'agit d'analyser les actions et réactions des différents acteurs dans un échange intra ou interspécifique. Cependant, cette science ne se réduit pas à la construction d'un répertoire comportemental, par ailleurs trop souvent confondu avec un éthogramme, et à une quantification des actes comportementaux.

Buytendijk (1952) décrit parfaitement les difficultés techniques inhérentes à l'étude du comportement : « *La vie est un événement. Ce que fait un animal, comment il se conduit à l'égard de son propre monde, on peut le décrire comme une série de phases ayant des relations compréhensibles à la fois entre elles et avec la signification de son comportement intégralement considéré* » (p. 25). Il précise qu'il ne faut pas tomber dans ce qu'il appelle une zoopsychologie anthropomorphique, qu'il s'agit d'éviter l'écueil d'une interprétation mécaniste et repérer des corrélations significatives avec des processus extérieurs au phénomène étudié. Tout l'enjeu est là ! Si la connaissance commence par une description du donné, il n'en demeure pas moins que le choix des cadres théoriques est extrêmement important. L'adoption de telle ou telle posture théorique donne des perspectives diverses et entraîne donc des considérations différentes (Delfour, 2006). L'animal est, par exemple, soit un organisme généralement pourvu d'un système nerveux qui réagit aux stimulations du milieu, soit un agent cognitif, soit un sujet, etc. En conséquence, le statut accordé à l'animal sera variable et les appréciations de son bien-être différentes. L'approche behavioriste propose, par exemple, une description analytique des mouvements au prix d'un dépouillement brutal des phénomènes. En écartant toutes les variables mentales de son objet d'étude, le behaviorisme envisage de l'animal ses sorties motrices. Sous l'influence de la rigueur physiologique, la priorité est donnée à l'observable et s'oppose à la conception anthropomorphique. L'approche cognitiviste, quant à elle, dote l'agent cognitif de « *softwares* » qui le rendent capable d'acquérir, conserver et transmettre des connaissances. La ToM (*Theory of Mind*) est un bon exemple : elle se réfère aux capacités d'une personne à former des représentations des états mentaux des autres et à les utiliser pour comprendre, prédire et juger leurs faits et gestes. Il devient alors possible de mentaliser en développant des désirs, des croyances, des sentiments, des intentions pour soi-même et pour autrui, d'anticiper et expliquer le comportement des autres, et d'accomplir des interactions sociales.

Ces deux approches sont couramment utilisées, de façon explicite ou implicite, dans le cadre des T.A.A. pour expliquer les comportements et décrire les apprentissages des

patients. En revanche, l'éco-éthologie qui étudie les rapports entre le comportement d'une espèce animale et les conditions offertes par son environnement (biotique et abiotique) est peu usitée. Cependant, la prise en compte et l'analyse de l'animal, de son comportement et de son bien-être demeurent trop rares.

Les approches behavioriste et cognitive sont assurément valides dans le cadre des I.A.A., on pourrait toutefois enrichir la seconde par l'intégration de la corporéité. En effet, la cognition incarnée souligne que la cognition dépend des types d'expérience découlant de la possession d'un corps doté de diverses capacités sensori-motrices. Le corps est le siège de mécanismes perceptifs qui rattache le sujet à la structure spatio-temporelle du monde et il est doté de prédicats physiques et psychiques (Salembrier, 1986). La cognition porte alors sur un monde tel que nous en faisons l'expérience, c'est-à-dire notre connaissance se dirige vers un monde expérientiel (ou *vécu*) (Merleau-Ponty, 1945).

Contrairement aux approches présentées ci-dessus, le constructivisme envisage l'animal comme une subjectivité vue du dehors (« *angeschaute Subjektivität* ») et considère les mouvements de l'animal comme des actes, se faisant il le pense comme un sujet (Buytendijk, 1952). Le comportement est alors compris comme constitué d'un ensemble de cycles fonctionnels de relations entre un sujet et l'univers dans lequel il vit (Von Uexküll, 1934). Le sujet crée des opportunités d'action, il met en signification le milieu dans lequel il existe et il fait émerger un monde. Nous ne sommes plus dans une relation unidirectionnelle avec un objet perçu. Lorsqu'il s'agit d'un autre sujet, il est possible de penser qu'il perçoit en retour le sujet initialement percevant et qu'il existe une réciprocité. La relation homme-animal prend dès lors une nouvelle dimension : elle devient intersubjective. Faire cas de la subjectivité de l'autre c'est aussi tenir compte de ses émotions, envisager sa vulnérabilité psychique, apprécier son existence, et bien sûr reconsidérer son bien-être trop souvent réduit uniquement à des paramètres physiologiques. Il serait bon d'essayer d'examiner et d'analyser les T.A.A. dans cette nouvelle perspective.

UNE NOUVELLE ANALYSE DE LA DIALECTIQUE MILIEU ET ACTION

L'autre ne se présente pas lui-même, Husserl le qualifie d'apprésenté (Barbaras, 1989) : c'est son corps qui se donne comme présence d'une existence, d'une autre perception et le sujet percevant va, dans une relation intraspécifique, identifier un alter ego. Dans une relation interspécifique ou hétéro-spécifique, le corps de l'autre ne peut être reconnu comme un alter ego, son expressivité, ses actions, ses modes de mise en rapport au monde et ses significations doivent être lus ou bien décryptés ou décodés. Par exemple, beaucoup de personnes pensent connaître l'expressivité corporelle du chien et pouvoir décrypter sa gestualité et ses intentions (*Canis familiaris*). Cependant le nombre récurrent d'accidents, de type morsure, nous invite à modérer quelque peu cette déclaration. Certains signes donnés par le chien paraissent évidents (e.g. la position des oreilles, de la queue, les poils hérissés, etc.) alors que d'autres, plus ténus, demandent non seulement une

connaissance de l'animal et de sa nature animale mais aussi une réelle familiarité avec l'animal, voire une intimité. Chaque dyade homme/chien construit un rapport d'intimité qui lui est propre et ce lien unique se nourrit en partie d'attachement, de confiance, d'intuition, de complicité, d'échange, de proximité, de liberté, etc. En situation de T.A.A., le rôle des accompagnants du chien est déterminant, car ils perçoivent et comprennent certains indicateurs (e.g. un ralentissement subtil d'activités, un bref coup d'œil, un coup de langue, etc.) et eux seuls sont à même de les mettre en résonance, en signification relative avec leur animal et la situation. Ils vont trouver ces « corrélations significatives avec des processus extérieurs » dont nous faisons état précédemment. Pour les maîtres des chiens, le comportement de leur animal est intelligible. Nous devons donc être capables d'entendre ces savoirs, de les recueillir et de prendre note de leurs valeurs informatives. Cependant cette situation se complique lorsqu'il s'agit d'espèces plus exotiques, elles aussi enrôlées dans les T.A.A. ? L'accompagnant est-il en mesure de saisir comment une tourterelle signifie son irritabilité, un dauphin exprime sa fatigue ? La proximité, la familiarité et l'intimité, alliées à la connaissance de l'animal-sujet contribuent à éviter confusions et méprises. Les éthologues constructivistes y voient une expression d'une signification vécue et d'une activité intentionnelle. Ce qui vient d'être énoncé pour la dyade accompagnant de l'animal/animal est applicable à la relation thérapeute/patient. Le soignant doit être capable de déceler, de lire, de comprendre et de réagir aux attitudes, aux mimiques, aux paroles, aux actions et réactions, mais aussi aux silences, aux soupirs et retraits de cet humain mis en présence avec un animal. Il doit amener cette rencontre vers « quelque chose » de thérapeutique, de bénéfique pour lui. Le « quelque chose » ici n'est en rien péjoratif, ce terme souligne le fait qu'il peut s'agir d'une émotion, d'une posture, d'un apprentissage, d'un geste, etc.

Quand il s'agit de décrire et d'analyser les T.A.A., toute la difficulté de l'entreprise réside dans la saisie, le rendu et l'interprétation de la dialectique du milieu et de l'action pour les 3 acteurs (patients, soignant/accompagnant et animal). La mise en présence de 2 (i.e. patient/animal), voire 3 subjectivités (patient/animal et accompagnant) si on élargit le cadre d'analyse, n'est pas a priori donnée comme une intercompréhension et/ou comme un lien signifiant. Aborder la dialectique du milieu et de l'action revient à étudier la situation, qui n'est que par rapport au sujet (!) et l'attitude. Nous pensons qu'interroger les diverses mises en signification des différents sujets pourrait être instructif. Patient/accompagnant/animal vont parfois, pas toujours, faire émerger du sens de cette mise en présence. Ce sens ne sera pas nécessairement thérapeutique pour le patient, pas forcément vide de stress pour l'animal et pas toujours positif pour l'accompagnant (Maurer *et al.*, 2011). C'est en cela que nous pensons que l'approche constructiviste est extrêmement pertinente : elle interroge et décrit la nature des liens en tenant compte du contexte toujours changeant (i.e. elle est située (Suchman, 1987)).

« Pour l'observateur, il existe certains invariants du couplage structurel entre le système nerveux et l'environnement, qu'il décrira comme des objets pour l'animal [...].

Mais supposer que ces objets sont un a priori pour l'animal, qu'il doit se les « représenter » dans son système nerveux, est à la fois faux et inutile [...]. Ils n'ont aucune valeur opérationnelle. Il ne s'agit que de descriptions symboliques. » (Varela, 1989).

Les cadres interprétatifs, présentés ici, ouvrent des voies originales de compréhension de la relation homme-animal. Ces approches moins parcellaires, plus intégratives, non seulement découvrent des unités de signification mais suggèrent des pistes explicatives de leurs appartenances(s) signifiantes(s) à l'ensemble dont on les a détachées (Buytendijk, 1952). Comme nous le soulignons en introduction, la grande difficulté à connaître le vivant réside dans le hiatus qui s'érige parfois entre l'événement objectif et l'expérience vécue. Nous avons proposé ici des continuités à explorer.

RÉFÉRENCES

- ARLUKE (A. B.) (1988): Sacrificial symbolism in animal experimentation: object or pet? *Anthrozoös*, 2, pp. 98-117
- BARBARAS (R.) (1989) : *Autrui*. Paris : Quintette.
- BATESON (G.) (1996) : Un regard des sciences sociales sur les émotions. In Bateson, G (Ed.), *Une unité sacrée* (pp. 186-191). Paris : Seuil.
- BATESON (G.) (1980) : But conscient ou nature. In Bateson, G (Ed.), *Vers une écologie de l'esprit*, t 2. (pp. 183-188). Paris : Seuil.
- DE FONTENAY (E.) (1998) : *Le Silence des bêtes*. Paris : Fayard.
- DELFOUR (F.) (2006) : Situer l'expérience corporelle. Une méthode descriptive et analytique de la relation sujet/environnement. *Thérapies psychomotrices et recherche*, 148, pp. 38-47.
- DESCOLA (P.) (2001) : Par delà la nature et la culture. *Le Débat*, 144, pp. 86-101.
- FLUVIAN (J.) (2010) : *L'Animal et son statut. Approche anthropologique de l'animal de laboratoire*. Mémoire de fin d'études en anthropologie non publié. Université de Liège, Belgique.
- MAURER (M.), DELFOUR (F.), TRUDEL (M.), ADRIEN (J.-L.) (2011) : L'enfant avec un autisme et l'animal dans un lien signifiant : des possibilités d'interventions thérapeutiques. *La Psychiatrie de l'Enfant*, 54, 2, pp. 575-609.
- MERLEAU-PONTY (M.) (1945) : *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU-PONTY (M.) (1994) : *La Nature*, Notes de cours du Collège de France 1956-1960. Paris : Seuil.
- REMY (C.) (2009) : *La Fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris : Économica, collection Études Sociologiques.
- SALEMBRIER (P.) (1996) : Cognition(s) : situées, distribuée, socialement partagée, etc. Bulletin du *LCPE*, 1, École normale supérieure, Paris.
- SERVAIS (V.) (1999) : Enquête sur le « pouvoir thérapeutique » des dauphins. *Éthnographie d'une recherche. Gradhiva*, 25, pp. 92-105
- SERVAIS (V.) (sous presse) : Comment diviniser son dauphin. Modèles de relation, régimes d'interactivité et savoirs anthro-zoologiques. In A. Dumain (Ed.), *Passions cognitives*. Éditions des Archives contemporaines.
- SUCHMAN (L.) (1987): *Plans and situated actions: the problem of human/machine communication*, Cambridge: Cambridge University Press.
- VARELA (F. J.) (1989) : *Autonomie et connaissance*. Paris : Seuil.
- VICART (M.) (2010) : Quand l'anthropologue observe et décrit des journées de chiens. In F. Burgat (Ed.), *Penser le comportement animal* (pp. 253-277). Paris : Éditions de la MSH.